

Les dispositifs expressifs numériques et les rapports sociaux de genre et de classe

Version française de l'article paru dans : *La communication électronique en questions*, Peter Lang, p. 253-266.

Bourdaloie, H. (2013), « Expressive Digital Media and Social Relations of Gender and Class », in : Zlitni S. et Lienard F. (dir.), *La communication électronique en questions*, Peter Lang, p. 253-266.



Hélène BOURDELOIE

Les dispositifs expressifs numériques et rapports sociaux de genre et de classe

Dans le cadre d'un projet de recherche dédié à la reconfiguration de l'identité et des rapports de genre à l'aune des dispositifs numériques¹ et à la suite de plusieurs travaux, nous nous intéresserons ici tant au rôle du genre – comme variable à travers la notion de sexe² qui en est partie prenante mais aussi comme concept –, qu'à celui de la classe sociale³ pour penser le rapport aux techniques de l'information et de la communication (TIC), et plus spécifiquement aux dispositifs expressifs numériques (réseaux socationumériques dits Rsn, wikis, blogues, etc.). Plusieurs dimensions sont ici importantes à retenir pour comprendre l'intérêt de ces dispositifs sur un plan de l'identité de genre et de la classe sociale. D'un côté, la notion d'« écriture numérique » en leur principe est en soi pertinente de ce point de vue car elle unit deux univers traditionnellement opposés : le premier, domaine de l'écriture appartient au registre de la culture légitime et scolaire alors que le second, celui du numérique, relève de la sphère de la culture technique à dominante masculine.

¹ Intitulé ARPEGE (LA Reconfiguration des Pratiques culturelles Et du GENre à l'ère du numérique), ce projet (2012-2013) est financé par le Département des études, de la prospective et des Statistiques (Deps), du ministère français de la Culture, et coordonné avec Virginie Julliard (Université de Technologie de Compiègne).

² Si le genre est généralement entendu comme la construction sociale du sexe (le « sexe social »), les études sur le genre ne s'accordent pas toutes sur la même conception du genre et du sexe. On peut toutefois ici reprendre la distinction utile d'Isabelle Clair selon laquelle le « sexe est un marqueur d'appartenance à un groupe social » alors que « le genre ne se contente pas de désigner une appartenance à un groupe de sexe » mais « révèle une logique globale qui organise la société » (2012 : p. 11).

³ Mettre l'accent sur le concept de « classe » n'est pas neutre. Il s'agit d'insister sur la hiérarchisation de la société qui fait apparaître des groupes inégalement dotés (en ressources matérielles, sociales et politiques, symboliques) et de montrer que cette hiérarchisation n'est pas naturelle mais résulte de « conflits et des rapports de forces entre les différents groupements auquel elle donne naissance » (Bihr 2012 : p. 6).

L'un et l'autre diffèrent du fait des normes et valeurs qui leur sont respectivement conférées et des attributs sexués qui les caractérisent ; les grandes enquêtes établissant généralement une division sociale des intérêts culturels entre sexes, associant science et technique et masculinité, et culture et féminité. L'écriture reste en effet un domaine davantage investi par les femmes qui sont plus nombreuses à manifester là un intérêt (Donnat 2005), tandis que la technique renvoie plus au sexe masculin qui entretient avec elle un contact semblant s'établir de manière *quasi* naturelle. De l'autre côté, le caractère expressif de ces dispositifs, voire expressiviste⁴ (Allard 2009), renvoie à des formes de culture et d'expression de soi qui conduisent l'individu à performer son identité (ibid.). Il met donc l'accent sur l'individu expressif et sur ses facultés à se construire de façon autonome. Au contraire, la question des rapports sociaux de genre et de classe met quant à elle l'accent tant sur les inégalités selon le sexe, c'est-à-dire sur « la production sociale et historique de l'antagonisme entre la 'classe des hommes' et 'la classe des femmes' et les inégalités qui en résultent » (Pfefferkorn 2012 : p. 17) –, que sur les inégalités de classe qui concernent la position occupée dans la hiérarchie sociale en fonction de l'appartenance à une catégorie socioprofessionnelle ou de la possession de ressources symboliques comme les diplômes. On attire ici l'attention sur les mécanismes qui produisent la différence ainsi que sur le poids des structures sociales et des contraintes structurelles même si, comme le rappelle Pfefferkorn, le concept de rapports sociaux permet de penser que si les individus sont façonnés selon les position qu'ils occupent dans l'espace social, ils « peuvent construire des marges de liberté et d'action leur permettant de déplacer ces rapports sociaux » (2012 : p. 122).

L'« expressivisme » (Allard 2009) sous-tend donc une vision optimiste de ces dispositifs alors que la question des rapports sociaux de genre et de classe fait émerger une vision plus désenchantée du monde qui rappelle que le rapport à ces dispositifs est en partie conditionné par la différenciation de classe et de sexe, laquelle ne saurait être naturelle puisqu'elle se construit dans le cadre de rapports de domination. Après avoir explicité en quoi consiste le système du genre et la façon dont celui-ci a pu déterminer le rapport à la technique et aux TIC, nous nous intéresserons à la manière dont les rapports sociaux de genre et

⁴ Issu de la notion d'« expressivisme », cet adjectif est, comme nous le verrons, spécifiquement utilisé en France par Laurence Allard qui s'appuie sur les travaux du philosophe canadien Charles Taylor dédié aux origines de l'individualisme contemporain, et notamment au tournant expressiviste de la période romantique.

de classe conditionnent les usages des dispositifs expressifs numériques contemporains en montrant que ces derniers font l'objet d'un expressivisme fortement genré.

Système du genre, pratiques et objets techniques

La construction du genre dans les objets et les pratiques

Dans le champ de la sociologie des usages ou des techniques, il est souvent question de différences d'usages sexués de la technique pour désigner des logiques d'usage propres à chaque sexe. On sait toutefois qu'il ne s'agit pas là de sexe dans le sens biologique du terme sinon de genre, notion plus à même de rendre compte de la construction sociale d'une identité (« sexuée »)⁵ tout comme des « rapports de pouvoir » (Scott 1986) qui se jouent dans la relation homme-femme et dans la manière de classifier le masculin et le féminin, à savoir sur la base de « différences perçues entre les sexes » (ibid.). Recourir à la notion de « genre » plutôt qu'à celle de « sexe » n'a donc pas pour but de souscrire à un quelconque effet de mode mais de prendre acte, dans une perspective critique (ibid.), de la construction culturelle et sociale des identités et des normes de sexe. La notion de genre permet ainsi « de déjouer l'évidence naturelle du sexe » (Fassin 2008 : p. 374) – l'identité de genre étant la suppression de similitudes naturelles » (Rubin 1975, cité par Fassin 2008 : p. 376) – encore que, pour certaines féministes, la notion de « sexe » soit déjà avant tout une catégorisation sociale. En ce sens, utiliser le terme genre permet, rappelle L. Parini, « d'annoncer d'emblée que l'on parle uniquement de social tout en considérant 'le naturel' également comme un fait social et historique » (2006). Cette notion est donc pertinente pour analyser les pratiques culturelles et numériques car elle permet d'emblée de dénaturaliser les différenciations sexuées qui, en réalité, se construisent lors de la socialisation des enfants au

⁵ En sciences sociales, ce sont les anthropologues anglophones comme Gayle Rubin (« The Traffic in Women: Notes on the 'Political Economy' of Sex », in R. Reiter (ed.), *Toward an Anthropology of Women*, 1975) ou Ann Oakley (*Sex, Gender and Society*, 1972), qui utilisent le concept de genre dans les années 1970 pour signifier les constructions sociales et culturelles de l'appartenance sexuelle (Parini 2006).

cours de laquelle ceux-ci font l'objet d'attentes particulières en fonction de leur sexe ; les garçons étant socialisés dans un contexte qui les pousse davantage à utiliser les techniques et l'informatique et les filles à s'impliquer dans des activités culturelles plus savantes (Octobre 2009). La construction des pratiques est en effet le produit de l'incorporation de normes sociales qui, comme l'indique M. Foucault (1966), désignent tout un ensemble diffus de valeurs qui contraignent implicitement le comportement des individus en société et définissent un fonctionnement « normal » de celui-ci. Ainsi le « système du genre » renvoie-t-il aux normes de genre qui constituent des croyances et des pratiques dans lesquelles le masculin et le féminin sont définis sur un plan socioculturel. Certaines pratiques culturelles ou de sociabilité sont donc dites féminines ou masculines parce qu'elles répondent à des normes sociales en vigueur en fonction des sociétés qui prédisposent les hommes et les femmes à exercer certaines pratiques plutôt que d'autres.

Aborder les pratiques sous la question du genre plutôt que celle du sexe, c'est aussi comprendre, à la suite de M. Mead⁶ et de F. Héritier⁷, que les attributs de chaque sexe varient selon les cultures et les époques et que, de ce fait, l'identité de sexe ne saurait être figée. C'est pourquoi les comportements et les pratiques évoluent. Ainsi, rapporte O. Donnat (2005), le rapport sexué à la technique ou aux activités culturelles n'est pas le résultat d'une prédilection séculaire (ou naturelle) mais celui de profondes transformations sociales qu'a connues la société. C'est pourquoi il faut se garder de rendre naturels des faits sociaux. Ancré dans les pratiques et comportements, le genre imprègne également les objets, conçus par des individus dotés d'une identité de genre car bien que ne possédant pas de sexe, les objets techniques n'en sont pas moins sexués depuis leur conception en passant par leur commercialisation jusqu'à leur consommation. Ainsi la machine à écrire a-t-elle été pensée comme un objet féminin, promu comme tel et accompagné de discours sociaux accréditant cette idée (Gardey 2001). Comme le rappelle en effet D. Gardey, « in this way, the technical elements themselves-having a similar appearance to the sewing machine, and a keyboard like a piano's were constructed as féminine (ibid. : p. 326). Au contraire, le micro-ordinateur a été conçu comme un objet marqué du sceau de la domination masculine (Turtle 1986 ; Jouët 2003), et ce d'autant plus que son potentiel d'utilisation se limitait, initialement, à la programmation.

⁶ Voir notamment M. Mead, *Sex and Temperament in Three Primitive Societies* (1935) and *A Study of the Sexes in a Changing World* (1949).

⁷ Voir par exemple Héritier F. (dir.) (2010), *Hommes, femmes, la construction de la différence*, Paris, Éditions Le Pommier, 192 p.

Cette problématique est du reste au fondement de plusieurs travaux qui avancent que l'incorporation des attributs culturels du genre masculin dans les machines informatiques serait à l'origine de la réticence que les femmes éprouvaient, dans les années 90, pour ces objets (Turkle 1986). Des recherches (Perry & Greber 1990) ont en effet indiqué que les femmes délaissaient l'informatique car les logiciels n'étaient pas idoines à leur identité de sexe ou parce que les jeux étaient inspirés de stéréotypes sur les rôles sexués excluant les rôles féminins. À l'époque où S. Turkle (1986) conduit son enquête, toutes les femmes partagent le même rejet, même les plus compétentes en informatique. Pour l'auteur, les femmes rejettent l'ordinateur parce qu'il symbolise ce qu'une femme n'est pas et semble éloigné des manières dont la femme envisage la relation humaine (ibid. ; Jouët 2003).

Le rapport genré aux TIC

Cette approche se révèle particulièrement intéressante car elle nous permet de comprendre aujourd'hui l'amoindrissement de la réticence des femmes envers l'informatique. Il est vrai que les machines, qui ont connu des modifications tant au niveau de la forme (p. ex. introduction du *design* dans certains objets techniques) que des diverses modalités d'usages offertes, notamment par le biais du web, se sont banalisées. Ces évolutions déplacent les compétences et reconfigurent les relations de genre à la technique. Ainsi les grandes enquêtes nationales et internationales montrent qu'aujourd'hui, hommes et femmes sont – à tout le moins dans les pays occidentaux –, quasiment aussi nombreux à utiliser l'internet (Comscore 2010). Force est même de constater que les femmes y consacrent plus de temps (ibid.), contre ce qu'observaient les précédentes enquêtes (PEW 2005). Toutefois, l'intérêt des données sur un plan de la variable du sexe réside surtout dans la distribution des contenus, les femmes privilégiant certes les activités relationnelles mais aussi les sites internet concernant des domaines liés au foyer et à l'éducation des enfants (Comscore 2010). Du reste, ces résultats confortent des travaux qualitatifs sur les usages qui observent que les femmes se livrent davantage à des usages pratiques alors que les usages purement techniques échoient davantage aux hommes (Jouët 2003). Il s'agit là d'un des aspects au principe des rapports sociaux de sexe puisque les usages du web tendent à reproduire un partage sexué des rôles et à interroger le rapport aux TIC et à ses propres compétences. Plusieurs travaux ont en effet montré que les femmes s'estimaient moins compétentes que les hommes, lesquels auraient une haute estime de leurs compétences (Le Douarin 2002 ;

Hargittai & Shafer 2006) et que, plus généralement, l'auto-évaluation ne serait pas sans produire d'effets sur les usages des TIC. Ainsi la « variable » du sexe présente-t-elle surtout un intérêt lorsque l'on s'attache à étudier les manières d'utiliser et les façons de percevoir ses propres compétences. Hargittai et Shafer (2006) rappellent ainsi que dans les années 80, des travaux font le constat que les femmes éprouvent moins de plaisir que les hommes à utiliser l'ordinateur et qu'elles s'estiment peu performantes (*self-efficacy*). Les femmes expriment certes plus de confiance aujourd'hui mais les différences sexuées d'usage de l'ordinateur et de rapport à la machine n'en persistent pas moins car le genre pénètre non seulement la machine mais aussi les discours sociaux, empreints de présupposés associant des compétences prétendument possédées selon le sexe (ibid.). Hargittai et Shafer (2006) montrent en effet comment le rapport genré à la technique dépasse la question de l'efficacité des compétences dans la mesure où ce rapport doit fortement aux représentations sociales et culturelles qui disqualifient la femme sur ce plan – laquelle serait considérée comme moins compétente en informatique – et contribuent, pour elle, à conforter cette croyance. Inversement, les hommes seraient plus nombreux à s'estimer experts et compétents (ibid.; Le Douarin 2002) parce que la technique est, conformément aux stéréotypes, un domaine masculin.

Pour autant, L. Le Douarin (2002) observe que la relation entre compétence et auto-évaluation ne saurait aller de pair. L'idée que chacun se fait de ses compétences tiendrait effectivement plus à des rapports de hiérarchie entre les sexes, à la place occupée dans le foyer et, *ipso facto*, à l'assignation de rôles sociaux *sui generis*. Idéologie des compétences plutôt que compétences effectives (Le Douarin 2004), on comprend ici que l'idée que les hommes se font de leurs compétences résulte d'une perception de leur identité de sexe, produite par un système de normes et de rapports sociaux de sexe. L'individu reste en effet contraint de se conformer à une norme de genre qui, pour l'homme, prescrit un capital de compétences en matière technique *versus* un déficit pour la femme sur ce plan. Relativement à cette norme, hommes et femmes adoptent des comportements et attitudes *ad hoc*, notamment sur un plan de l'estime de soi. De ce fait, il y a fort à penser que le même constat pourrait être observé pour d'autres domaines dits « masculins », dans lesquels les femmes s'estimeraient tout aussi moins compétentes. Il n'en reste pas moins que si la dimension technique de la micro-informatique échappe généralement aux femmes, l'évolution de la machine informatique vers un média de communication du fait du web et de l'essor de ses plateformes relationnelles a permis aux femmes de se l'approprier largement et plus « naturellement », mais

selon des modalités distinctes de celles des hommes puisque leurs usages restent dominés par les échanges interpersonnels (Comscore 2010).

Dispositifs expressifs numériques, expressivisme et rapports sociaux de genre et de classe

Mutations sociales et émergence de l'expressivisme

On aura compris que les normes de genre demeurent relatives à une société donnée et qu'elles sont évolutives. Du reste, nombreux sont aujourd'hui les facteurs qui concourent à les déstabiliser. De profonds changements sociaux et structurels ont en effet affecté la société contemporaine occidentale comme les transformations des dynamiques familiales (diminution de l'autorité patriarcale et émergence de modèles familiaux alternatifs p. ex), la redéfinition des rôles conventionnels respectifs selon le sexe (de Singly 2002) ou encore le changement du statut de la femme, autant de transformations qui se sont accompagnées d'un déplacement des valeurs au cours des années 70 en faveur d'une idéologie hédoniste et individualiste. C'est dans ce contexte que les grands cadres de socialisation traditionnels comme l'école ou la famille ont perdu de leur influence et que l'individu devient de plus en plus contraint de choisir son identité. Les dispositifs traditionnels ne jouant plus leur rôle dans la construction identitaire de l'individu, certains sociologues ont montré que l'identité n'était plus *de facto* assignée mais davantage façonnée par l'individu lui-même qui, à travers un « travail expressif » (Allard 2009), construit son identité et y réfléchit ; ce que d'aucuns sociologues nomment « individualisme expressif » (ibid.)⁸. S'agissant des modifications des structures familiales et du

⁸ L'hypothèse de Laurence Allard sur l'individualisme expressif, « mettant l'accent sur le travail expressif à travers lequel les individus performant leurs identités », s'appuie en particulier sur les propositions d'U. Beck (*Risk Society: Towards a New Modernity*. London: Sage, 1992), de C. Taylor (*Sources of the Self: The Making of Modern Identity*. Harvard University Press, 1989) et d'A. Giddens et de son concept de « modernité réflexive », *Modernity and Self-Identity: Self and Society in the Late Modern Age*, 1991).

déclin que connaissent les modes d'éducation autoritaires, A. Giddens⁹ parle du processus de « démocratisation de la sphère privée », caractéristique de nos sociétés post-industrielles, dans lequel le projet réflexif du soi revêt une importance de taille (cité par Pasquier 2005 : p. 22). Pour F. de Singly¹⁰, ces nouveaux modèles familiaux dans lesquels prédominent des valeurs d'autonomie créent « les conditions pour que l'enfant participe à la formation de sa propre identité » (ibid. : p. 23). Or les dispositifs expressifs numériques participent justement d'une forme de culture et de production de soi qui – selon les propos de L. Allard –, permettent aux sujets de performer leur identité (ibid.). L'auteur montre en effet comment, en inversant les rôles culturels (Allard & Blondeaux 2007) – les individus endossant désormais le rôle de producteur culturel –, les usagers deviendraient de véritables créateurs culturels. Optimiste, ce diagnostic laisse toutefois peu de place à la créativité ordinaire et à la façon dont la créativité résulte de rapports sociaux de genre et de classe. Les individus ne s'adonnent assurément pas au même travail expressif selon leur sexe et leur classe sociale. Nous verrons en effet que l'expressivisme – ou à tout le moins certaines formes expressives – se manifeste de manière inégale d'un point de vue des rapports sociaux de sexe et de classe.

Usages des dispositifs expressifs numériques et rapports sociaux de genre et de classe

Les observations sur le terrain, qu'il s'agisse de jeunes élèves de collèges¹¹, d'étudiants parisiens ou encore d'apprenants adultes dans un espace publique numérique (EPN) de la ville d'Amiens nous montrent à quel point le genre constitue un concept utile pour penser le rapport à ces dispositifs et le sexe une variable sociodémographique de poids, bien qu'il convienne de la relier à d'autres variables comme celle de la génération ou de la classe sociale. Ainsi, à l'âge de l'adolescence, les clivages de sexe sont-ils fortement apparents au niveau des univers culturels et de loisirs – observation qui abonde du reste dans le sens des travaux de D. Pasquier (2005) selon laquelle l'opposition entre le pôle masculin de la culture et le pôle féminin fait d'ailleurs l'objet de véritables luttes de classement (ibid. : p. 65) ; les garçons tendant à imposer la définition

⁹ Anthony Giddens, 1993, *The Transformation of Intimacy : Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*, Cambridge, Polity Press, 216 p.

¹⁰ François de Singly, 2003, *Les uns avec les autres. Quand l'individualisme crée du lien*, Paris, Armand Colin, 268 p.

¹¹ Observation de classes de 3^e dans un collège français, en Picardie.

des situations en termes de codes culturels (ibid. : p. 11). D. Pasquier montre par exemple qu'il existe une hiérarchie au sein de la sociabilité adolescente « qui place les pratiques des garçons au-dessus de celles des filles » (ibid. : p. 104) ; les premiers éprouvant très tôt une sorte de dédain pour le sentimentalisme, pôle féminin par excellence (ibid.). Ce clivage des sexes à l'adolescence varie toutefois selon les milieux sociaux puisque dans les milieux populaires, « les valeurs masculines pénètrent l'univers féminin » tandis qu'en milieu aisé, la virilité cesse d'être un impératif catégorique » (Duret 1999, cité par Pasquier 2005 : p. 104). L'auteur indique d'ailleurs que les ségrégations de sexe sont devenues plus apparentes avec l'essor des médias techniques qui ont « contribué à conforter le regard condescendant que les garçons portent sur les goûts féminins pour des activités 'traditionnelles' comme la lecture ou la télévision ou sur leur propension à privilégier l'expression de soi par la communication interpersonnelle plutôt que par l'exercice d'activités partagées » (Pasquier 2005 : p. 105). Aussi si D. Pasquier a observé que la « tyrannie de la majorité » prescrivait les canons de la consommation médiatique et culturelle, on pourrait aussi parler de tyrannie du genre masculin qui tendrait à dicter les normes de la « bonne » consommation culturo-médiatique. En tout état de cause, ces rapports de force s'observent dans le cadre d'expérimentations¹² réalisées dans un collège où il s'agissait d'enseigner l'écriture numérique. Du reste, la distribution des groupes, dès lors qu'elle s'effectue selon leur choix, est extrêmement sexuée puisque chacun cherche à se placer avec un individu du même sexe. Plus généralement, ces distinctions de sexe sont extrêmement prégnantes dans l'exposition de soi sur les Rsn et peuvent même avoir des issues dramatiques, à l'exemple d'une jeune adolescente de ce même collège ayant tenté de se suicider après qu'on eut sali sa réputation sur *Facebook*.

À l'âge adulte, les différenciations sexuées d'usages semblent se consolider mais ne font plus l'objet de rivalités entre les sexes : les femmes utilisent ces supports d'expression surtout pour les relations interpersonnelles alors que les hommes fondent ces dernières sur des activités partagées. Ainsi, au cours de l'observation d'un atelier dédié à la formation à *Facebook* dans un EPN, on a remarqué à quel point les usages des apprenants recouvraient une réalité à géométrie variable selon leur sexe, facteur au reste corrélé à des clivages culturels et sociaux et renforcé par ces derniers (Bourdaloie & Julliard

¹² Expérimentation sur l'écriture collaborative pratiquée dans le cadre du projet PRECIP <www.precip.fr> ayant pour objectif de former des lettrés du numérique (*literacy*).

2012). La variable du sexe est en effet ici fortement liée à celle de la classe sociale ; confirmant un certain nombre de travaux (Granjon 2009). Dans cet EPN qui forme des individus plutôt isolés socialement, la création d'un profil *Facebook* et sa pratique sont un gage d'insertion et de conformité à une norme sociale. Leurs usages prennent quant à eux largement appui sur leurs univers culturels et sociaux, très genrés. Ainsi, parmi deux profils qui ont fait l'objet d'une attention particulière, la femme exprimait là des demandes exclusivement liées à un usage relationnel du dispositif alors que l'homme désirait partager des informations culturelles. La première se livrait à des usages marqués du sceau du genre et de la classe : disqualifiée sur un plan à la fois social et culturel, elle développait des usages de *Facebook* uniquement phatiques et ludiques, dans la continuité de ses activités de loisirs alors que le second l'utilisait comme une plateforme de partage de goûts culturels (Bourdeloie & Julliard 2012).

Pour l'une, le Rsn tient lieu de plateforme relationnelle et de partage amical ; pour l'autre, c'est une plateforme culturelle qui revêt cependant, en filigrane, une vocation de rencontre amicale, voire amoureuse, mais non déclarée comme telle. La femme est dans la culture du sentiment et l'homme dans la culture du partage d'activités. Les usages de ces apprenants dans le cadre de l'EPN demeurent en tout cas symptomatiques des rapports sociaux de genre et de classe sous-jacents aux usages des Rsn. Dans l'EPN par exemple, les apprenants ont le désir d'élargir leur cercle de sociabilité régi par une forme d'homogamie. Toutefois, les apprenants ne parviennent pas à étendre leur réseau et se cantonnent à une sociabilité polarisée sur des liens forts. Les Rsn mettent donc en lumière de véritables disparités sociales entre les individus et ont pour effet d'exacerber les inégalités (Cardon 2011). Ainsi leurs modalités d'usages s'insèrent-elles dans des rapports sociaux qui témoignent des limites du modèle expressiviste.

Penser l'expressivisme à la lumière du genre

Le modèle de l'expressivisme ne doit-il pas être réexaminé à l'aune de certaines contraintes sociales qui relativisent le caractère subversif des pratiques ? Si les Rsn invitent les individus à se choisir une identité au gré des situations, ils n'en restent pas moins, à la manière de *Facebook*, des univers de consommation où l'individu reste avant tout défini comme un *consommateur* (Mondoux 2009). Aussi pourrait-on inverser le modèle d'analyse et ne plus penser en termes de sujets agissants mais de sujets subissant les prescriptions d'un service dont les relances régulières constituent une injonction à l'usage. On peut alors se

demander si ce type de dispositifs – encourageant au reste l’addiction –, ne conduirait pas plutôt à une forme d’aliénation (ibid.), remettant dès lors au goût du jour les thèses de Francfort (Jouët 2011 : p. 72). La construction identitaire de soi sur ces Rsn ne semble effectivement pas favoriser de fait l’autonomie personnelle et pourrait même, selon O. Voirol, renforcer les « ‘pathologies du soi digital’ » (2011 : p. 152). Dans cette perspective, en dépit des potentialités expressives de ces dispositifs en termes de jeu identitaire, ces derniers pourraient avoir pour effet de renforcer l’identité de sexe socialement attribuée, confortant alors les femmes dans leur assignation statutaire. Pour exemple, tout laisse à penser que le « tournant expressiviste » (Allard & Blondeaux 2007) au principe du web social est clivé sur un plan sexué. Car si ce tournant a souligné l’importance en matière d’inversions des rôles culturels, les changements n’ont pas été observés sur un plan du genre. Or si la production culturelle ne doit plus seulement à des autorités spécifiques mais aussi à des individus ordinaires, elle pourrait aussi émaner de femmes, susceptibles de produire des « points de vue féminins ». C’est là un changement des règles du jeu en matière de production de contenus sur le web puisqu’initialement empreintes d’androcentrisme car construites par des hommes, les TIC recèlent peu à peu des productions féminines, bien que portant toujours la marque du masculin. Ainsi en est symptomatique l’encyclopédie *Wikipédia* qui fait l’objet d’un taux de participation différencié selon le sexe – la proportion de lecteurs et de contributeurs étant très supérieure pour les hommes, qui constituent 80 % des contributeurs (Dejean & Jullien 2012) –, si bien que la production de contenus « féminins » constitue un véritable enjeu pour la fondation Wikimedia (Bourdaloie 2012). Certains travaux constatent d’ailleurs que le nombre supérieur de lecteurs masculins devrait aux types de contenus, majoritairement produits par des hommes (Lim & Kwon 2010). En tout état de cause, l’argument technique ne résiste pas à l’analyse¹³ (Glott & al. 2010) à l’inverse d’autres arguments comme la distribution sexuée du temps – les femmes disposeraient d’un moindre temps de loisirs compte tenu de leur investissement supérieur dans l’organisation du foyer (Hargittai & Shafer 2006) – ou encore du rapport des femmes à la culture. Tout comme elles se sentent moins compétentes en informatique à force d’auto-conviction, celles-ci s’estimeraient moins légitimes à participer de la production culturelle, comme si cette activité échappait à leur pré carré, c’est-à-dire à leur identité de sexe. C’est là une piste de réflexion

¹³ Seulement 8,8 % de répondants ont déclaré qu’ils seraient plus susceptibles de contribuer si la « technologie était plus facile à utiliser ».

émanant d'un certain nombre de résultats. D'aucunes sont certes des « transfuges » mais les femmes accusent toujours un retard dans la construction du web. Un autre exemple demeure significatif s'agissant de la mise en scène de soi sur les Rsn, tout autant genrée. Dédiée aux usages des Rsn, l'enquête *Sociogeek* (Aguiton & al. 2009) montre ainsi que les modalités d'exposition diffèrent selon le sexe ; les hommes s'exposant plus que les femmes et étant davantage enclins à privilégier les modalités d'expression les plus expressives, notamment la « provocation trash » (15,7 % pour les hommes contre 5,8 % pour les femmes). *A contrario*, les femmes sont plus nombreuses à s'exposer selon des modalités traditionnelles (33,4 % contre 20,3 % pour les hommes) où sont mis en avant le quotidien et les événements liés à la famille, ou encore à témoigner d'une forme d'« impudeur corporelle » (22,8 % contre 17,4 % pour les hommes). Il y a donc bien un « expressivisme de genre » mais dont les différentes figures qu'il recouvre restent encore à explorer.

Les dispositifs expressifs numériques offrent une opportunité intéressante pour la catégorie du genre compte tenu de leurs caractéristiques hybrides. Conciliant la technique – domaine dit masculin du fait de l'acculturation des garçons à cet univers dès leur prime enfance – et la communication écrite – univers majoritairement féminin – ils présentent un intérêt pour étudier les transformations des normes de genre dont ils sont, avec d'autres instances et mécanismes sociaux, partie prenante. Ils contribuent en effet à déplacer les lignes de partage entre des activités masculinisées et d'autres féminisées. Il n'en existe pas moins un « expressivisme de genre » qui se traduit par des rapports de genre lancinants tant dans les coulisses des dispositifs – que l'on pense, par exemple, aux controverses qui prévalent à la rédaction d'un article sur *Wikipédia* –, que dans leurs façades qui révèlent une reproduction des normes de genre contraignant les femmes à vivre des expériences siconomériques qui, plutôt que de les affranchir de leur assignation statutaire, les disqualifient sur un plan à la fois sexué et social.

Bibliographie

Aguiton Christophe et al., 2009, « Does showing off help to make friends? Experimenting a sociological game on self-exhibition and social

- networks », Association for the Advancement of Artificial Intelligence, Conference on Weblogs and Social media (ICWSM), San Jose.
- Allard Laurence, 2008, « Digital Natives. Blogs, fansubs, remix, user generated games between singularity, expressivity and remixability », 05/09/12, *Culturesexpressives*, <<http://culturesexpressives.fr/doku.php?id=accueil>>.
- Allard Laurence, 2009, « Britney Remix : singularité, expressivité, remixabilité à l'heure des industries créatives. Vers un troisième âge de la culture », dans *Poli*, n°1, Poli Éditions, pp. 65-81.
- Allard Laurence et Blondeaux Loïc, 2007, « Émergence des cultures expressives, d'internet au mobile », dans *Médiamorphoses*, n°21, pp. 19-25.
- Bihl Alain, 2012, *Les rapports sociaux de classes*, Lausanne, Page deux, 140 p.
- Bourdoloie Hélène et Julliard Virginie, 2012, « Le genre : dimension ignorée de la fracture numérique. Le cas du plan d'action régional Picardie en ligne 2.0 », dans S. Proulx et al. (éds), *Médias sociaux. Enjeux pour la communication*, Québec, PUQ, pp. 185-193.
- Cardon Dominique, 2011, « Réseaux sociaux de l'internet », dans *Communications*, n°88, pp. 141-148.
- Clair Isabelle, 2012, *Sociologie du genre*, Paris, Armand Colin, 129 p.
- Comscore, 2010, *Women on the Web. How Women are Shaping the Internet*, 05/09/12, <www.iab.net/media/file/womenontheweb.pdf>.
- Cossetta Anna, 2012, « Que donnent les femmes sur le web », dans *Revue du Mauss*, n° 39, La Découverte, pp. 391-404.
- Dejean Sylvie et Nicolas Jullien, 2012, « Enrolled Since the Beginning: Assessing Wikipedia Contributors' Behavior by Their First Contribution », 01/09/12, <http://papers.ssrn.com/sol3/papers.cfm?abstract_id=1980806>.
- Donnat Olivier, 2005, « La féminisation des pratiques culturelles », dans *Développement culturel*, n°147.
- Fassin Éric, 2008, « L'empire du genre. L'histoire politique ambiguë d'un outil conceptuel », dans *L'Homme*, n° 187-188, pp. 375-392.
- Foucault Michel, 1966, *Les Mots et les Choses*, Paris, Gallimard, 400 p.
- Gardey Delphine, 2001, « Mechanizing Writing and Photographing the Word : Utopias, Office Work, and Histories of Gender and Technology », dans *History and Technology*, vol. 17, pp. 319-35.
- Glott Ruediger et al., 2010, « Wikipedia Survey. Overview of Results », Retrieved from United Nations University UNU-Merit,

- <http://www.wikipediasurvey.org/docs/Wikipedia_Overview_15March2010-FINAL.pdf>.
- Granjon Fabien, 2009, « Inégalités numériques et reconnaissance sociale. Des usages populaires de l'informatique connectée », dans *Les Cahiers du numérique*, vol. 5, n°1, pp. 19-45.
- Hargittai Eszter et Shafer Steven, 2006, « Differences in Actual and Perceived Online Skills: The Role of Gender », dans *Social Science Quarterly*, n°87, pp. 432-448.
- Jouët Josiane, 2003, « Technologies de communication et genre. Des relations en construction », dans *Réseaux*, n°120, pp. 53-86.
- Jouët Josiane, 2011, « Des usages de la télématique aux *Internet Studies* », dans J. Denouël Julie et F. Granjon (éds), *Communiquer à l'ère numérique*, Paris, Presses des Mines, pp. 45-90.
- Le Douarin Laurence, 2001, « L'entrée du micro-ordinateur dans l'espace conjugal », dans *Les cahiers internationaux de sociologie*, n°112, pp. 169-201.
- Le Douarin Laurence, 2004, « Hommes, femmes et micro-ordinateur : une idéologie des compétences », dans *Réseaux*, n° 123, pp. 120-174.
- Lim Sook et Kwon Nahyun, 2010, « Gender differences in information behavior concerning Wikipedia, an unorthodox information source ? », dans *Library & Information Science Research*, n°32, pp. 212-220.
- Mondoux André, 2009, « Émancipation, aliénation et surdéterminisme technique », dans G. Tremblay (dir.), *L'émancipation, hier et aujourd'hui*, Québec, PUQ, pp. 157-170.
- Octobre Sylvie, 2009, « Pratiques culturelles chez les jeunes et institutions de transmission : un choc de cultures », dans *Développement culturel*, n°1.
- Parini Lorena, 2010, « Le concept de genre : constitution d'un champ d'analyse, controverses épistémologiques, linguistiques et politiques », dans *Sociologos*, <<http://socio-logos.revues.org/2468>>.
- Pasquier Dominique, 2005, *Cultures lycéennes - La tyrannie de la majorité*, Paris, Autrement, 180 p.
- Pfefferkorn Roland, 2012, *Genre et rapports sociaux de sexe*, Lausanne, Page deux, 140 p.
- Perry Ruth et Greber Lisa, 1990, « Women and computers: An introduction », dans *Signs*, vol. 16, n°1, pp. 74-101.
- Pew Internet, 2005, « How Women and Men use The Internet », 01/09/12, <<http://www.pewinternet.org/>>.

- Scott W. Joan, 1986, « Gender : A useful Category of Historical Analysis, dans *The American Historical Review*, vol. 91, n° 5, pp. 1053-1075.
- Singly François (de), 2002, « À quoi sert la famille », dans J.F Dortier (éds), *Familles. Permanence et métamorphoses*, Auxerre, Éditions Sciences humaines, pp. 99-106.
- Turkle Sherry, 1986, « Computational Reticence: Why Women Fear the Intimate Machine », dans C. Kramarae, *Technology and Women's Voices*, New York, Pergamon Press, pp. 41-61.
- Voirol Olivier, 2011, « L'intersubjectivation technique : de l'usage à l'adresse. Pour une théorie critique de la culture numérique », dans J. Denouël Julie et F. Granjon (éds), *Communiquer à l'ère numérique*. Paris, Presses des Mines, pp. 127-157.